

MARCEL AYMÉ

MAISON  
BASSE

roman

*nrf*

GALLIMARD



12,53

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

- BRÛLEBOIS, *roman*.  
ALLER RETOUR, *roman*.  
LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman*.  
LA TABLE AUX CREVÉS, *roman*.  
LA RUE SANS NOM, *roman*.  
LE VAURIEN, *roman*.  
LE PUIITS AUX IMAGES, *roman*.  
LA JUMENT VERTE, *roman*.  
LE NAIN, *nouvelles*.  
MAISON BASSE, *roman*.  
LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman*.  
GUSTALIN, *roman*.  
DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles*.  
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.  
LE BŒUF CLANDESTIN, *roman*.  
LA BELLE IMAGE, *roman*.  
TRAVELINGUE, *roman*.  
LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles*.  
LA VOUIVRE, *roman*.  
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman*.  
LE VIN DE PARIS, *nouvelles*.  
URANUS, *roman*.  
EN ARRIÈRE, *nouvelles*.  
LES OISEAUX DE LUNE, *théâtre*.  
LA MOUCHE BLEUE, *théâtre*.

*Suite de la bibliographie en fin de volume.*

## MAISON BASSE



MARCEL AYMÉ

MAISON BASSE

roman

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication



## I

Portant dans sa serviette en cuir les copies à corriger de ses quarante-deux élèves, M. Josserand imaginait qu'il était le poète Virgile, remonté des Enfers par la sortie principale du métro Clichy, et il s'étonnait avec une naïveté ingénieuse d'être rendu à la lumière du soleil dans cette contrée curieuse où il voyait beaucoup à apprendre. En réalité, il rentrait à pied du lycée Condorcet et après avoir franchi un premier bras de la place Clichy, il attendait sur le refuge du métro l'instant de franchir le second. A côté de lui, il y avait un chef de bureau qui s'appelait M. Turel; il souffrait de migraine depuis la veille, et vers quatre heures après midi, ses douleurs avaient été si vives qu'il s'était excusé auprès de son directeur de devoir quitter son travail plus tôt qu'à l'ordinaire.

Le flot des voitures s'étant écoulé, la chaussée devint praticable, et M. Turel s'y engagea avant le signal. Le professeur hésita une seconde, mais l'exemple des autres piétons le décida. Il allait prudemment, tenant presque à bout de bras sa canne en bois clair, à la manière des aveugles,

et non sans un secret calcul. Il avait cessé d'être Virgile, et trouvant plus avantageux d'être soi-même, disait au poète avec une feinte modestie : « Eh oui, nous avons découvert le secret d'aller très vite, nous faisons du cent à l'heure comme rien, mais nous n'en sommes pas plus heureux. » La vérité, c'est qu'il essayait d'humilier Virgile, et tout en feignant de n'avoir égard qu'à l'esprit des choses, il lui racontait sournoisement que la conquête de l'air était une chose faite et qu'on allait maintenant de Paris à Rome en quelques heures. Comme il touchait au trottoir, un coup de klaxon lui déchira les oreilles presque à bout portant, et il sentit une voiture le frôler. Surpris, il fit un saut en avant, rentra les fesses d'un mouvement vif, et pour rétablir son équilibre ainsi compromis, se servit de sa canne comme d'un balancier. La poignée faucha le chapeau melon de M. Turel qu'il se trouvait avoir rejoint. Le melon décrivit une trajectoire qui passait près de l'épaule du professeur, de sorte que M. Turel, en essayant de le rattraper au vol, fit tomber la serviette de cuir où étaient rangées les quarante-deux copies à corriger. En se baissant, les deux hommes se bousculèrent encore, avec des mots rageurs. Le chef de bureau crut à une conspiration contre sa migraine et montra beaucoup de mauvaise humeur. Furieux de la peur qu'il avait eue, M. Josserand fut encore plus sec. Avec des voix déjà très montées, ils se traitèrent de maladroits, de mal appris, d'abrutis, de couillons, et de dangers publics. Aussitôt, il se fit un rassemblement qui, en moins d'une minute, barra le trottoir aux trois quarts. Des passants se flattaient de n'avoir

rien perdu de l'incident, et ils essayaient d'en retirer autant d'honneur qu'ils pouvaient. Une traînée aux joues molles, qui venait de boire un mandarin-curaçao sur un zinc de la rue Biot, s'écria d'une voix d'homme : « Vous parlez d'un grossier ! » A la terrasse du café Wepler, des consommateurs se levaient pour suivre la discussion. Bientôt le cercle des badauds déborda sur la chaussée. Une minute, on craignit que l'arrivée de l'agent n'arrangeât les choses, mais le chef de bureau déclara :

— Monsieur l'agent, j'ai été victime d'une véritable agression de la part de cet inconnu !

— Vous mentez avec effronterie ! C'est votre maladresse...

— Pas tous à la fois, dit l'agent.

— J'étais là, s'écria un nègre, j'ai tout vu !

— Il n'y a que moi qui aie vu, affirma la fille qui avait une voix d'homme. C'est le campagnard qui a commencé avec sa canne !

Bien qu'il sût à l'occasion se prévaloir de ses origines paysannes, M. Josserand se trouva blessé par cette appellation de campagnard, que lui donnait une femme. Il cria qu'un honnête homme n'était plus respecté dans la rue, et sa canne menaça encore le chapeau melon de M. Turel. L'agent vit qu'il s'agissait d'un malentendu entre deux messieurs convenables, peut-être décorés sous le pardessus, et il voulut s'entremettre avec bonhomie.

— Pourquoi faire du tapage et des histoires ? Restez donc tranquilles et rentrez chez vous.

— Pardon, sergent ! riposta le professeur. Je vous demande de faire votre devoir !

— Sergent, ricana la fille. Voilà qu'il l'appelle sergent. Sergent-foutre ! Je me marre bien.

Irrité par l'observation du professeur et les commentaires de la peau, l'agent devint écarlate. Les spectateurs se réjouissaient en voyant les choses se gâter. Au troisième rang, une lycéenne de dix-huit ans, accompagnée de sa mère, se haussait sur la pointe des pieds pour essayer de voir et d'entendre. C'était une fille amplement charpentée, brune et belle. Le tumulte l'enivrait un peu, elle voulut en être. Apercevant le buste de M. Turel et son visage rageur, elle dit à sa mère :

— L'homme au melon a une sale bobine, tu ne trouves pas ?

La fille entendit l'appréciation, et du déplaisir qu'elle en eut, jeta par-dessus son épaule :

— Il y a des gourdasses qui feraient mieux de la fermer, là derrière.

La lycéenne eut un mouvement puissant des épaules et gagna un rang.

— Reste là, Fernande ! dit la mère.

Mais sa fille n'entendait pas et demandait d'une voix rogue :

— Non, mais, c'est pour moi, ce que vous venez de dire ?

L'autre se retourna, le visage écarlate, l'œil dangereux, et toisant l'écolière, prononça d'un ton menaçant :

— Cause à ta table, saucisse.

— Ah, prends pas ces airs-là. J'en ai jamais eu peur.

— Cause à ta table, je te dis.

La mère réussit à saisir le bras de sa fille et la tira en arrière.

— Viens là, Fernande, viens, mon trésor. C'est dégueulasse de voir comment que la police est faite, à présent. On ne peut même plus laisser sortir ses enfants sans qu'une ordure vous les insulte, mais je vais le dire à Butat. Mon époux se plaindra, parfaitement !

Les deux femmes s'éloignèrent; et la fille, suivant du regard le remous qu'elles creusaient dans la foule, ricana d'un air vainqueur.

— Je me marre bien.

— Vous, taisez-vous ! lui dit l'agent.

Il paraissait hors de sang-froid, et M. Turel, qui échangeait avec le professeur des mots violents, comprit qu'il était temps de se montrer raisonnable; d'autre part, sa migraine le pressait d'en finir. Il prit une carte dans son portefeuille et la remit à l'agent pour donner à entendre qu'il n'avait pas de temps à perdre à de vaines palabres, mais qu'il ne se dérobaît pas au regard de la police. Le professeur tendit également la sienne et regretta de n'avoir pas eu l'initiative du geste. Un peu apaisé par ce témoignage de déférence à l'autorité, l'agent rafla les deux cartes. Les ayant lues, il se retint de hausser les épaules, par égard à la qualité de M. Jossierand.

— Puisque vous habitez la même maison, dit-il, vous réglerez votre affaire en rentrant chez vous.

Les deux hommes se regardèrent avec moins d'hostilité, mais sans beaucoup de curiosité. Autour d'eux, l'on s'étonnait que des voisins fissent ainsi connaissance dans la rue. La chose paraissait d'autant plus surprenante qu'à une question posée par l'agent, l'un et l'autre répondirent

qu'ils demeuraient dans l'immeuble depuis deux ans.

— Ça se pourrait qu'ils ne connaissent pas leurs femmes non plus ? dit la fille.

L'agent tourna les talons après avoir invité les curieux à se disperser. Le professeur et le chef de bureau demeuraient face à face, leurs cartes de visite à la main. La singularité de la rencontre ne les troublait pas, et le fait d'être voisins les laissait à peu près indifférents, mais il leur fallait tenir compte des curieux qui espéraient un revirement.

Le public les attendait au mouvement d'effusion, comme on attend deux acteurs au sommet d'une comédie familière. Avec effort, ils échangèrent un sourire sans chaleur, et quelques paroles de regrets au sujet de l'incident. Ils ne parlèrent pas de leur maison, et les spectateurs, déçus, se dispersèrent rapidement. La fille qui avait une voix d'homme demeura la dernière et interrogea :

— Alors ? chez vous on ne se connaît pas ? et où donc que vous habitez ?

Ils jugèrent à propos de ne pas répondre, et se rapprochèrent l'un de l'autre, comme sous la menace d'un péril.

— Je vous demande où c'est que vous habitez ?

Elle s'impatientait. Le chef de bureau, craignant une nouvelle algarade, prit le parti de répondre :

— J'habite le quartier des Epinettes. Une maison neuve...

Ces simples paroles imposèrent à chacun des

deux hommes, pendant quelques secondes, une vision personnelle du quartier.

Pour M. Turel, c'était un paysage de promiscuités, auquel il ne pensait jamais sans souffrance. De mémoire, il voyait d'abord les constructions sordides, comme de noires éclaboussures, et celles, plus robustes mais à peine moins désolantes, qui semblaient avoir vieilli prématurément, par insuffisance fondamentale. C'était ce vieillissement précoce, et aussi l'absence de végétation, qui dominaient sa vision du quartier. Les hautes bâtisses neuves en ciment armé et aussi bien celle où il demeurait n'y tenaient presque pas de place, comme se dérobaient à sa mémoire. Elles étaient également absentes du paysage que le professeur se représenta. Mais pour lui, les maisons sales ne le gênaient pas. Il se retrouvait avec plaisir dans une ville provinciale dont la rue de la Jonquière était la Grand-Rue, un peu moderne. Il se revit, pataugeant sous la pluie en compagnie de sa fille dans une venelle étroite où ils s'étaient égarés, la première semaine de leur installation à Paris; et au souvenir de cette promenade mélancolique aux frontières du quartier, il imagina confusément l'ancien village de basse plaine, humide et pauvre, dont il sentait la permanence dans cette ville de grisailles.

La fille ne connaissait pas le quartier des Epinettes, et le nom lui sembla suspect.

— C'est bon, rentrez chez vous, dit-elle après un silence d'hésitation.

Ils portèrent la main à leurs chapeaux, d'un geste craintif qui lui fit dire encore :

— Je me marre bien.

Ensemble, ils s'éloignèrent par l'avenue de Clichy, ennuyés de suivre la même direction. Ils n'avaient pas le désir de sympathiser et, malgré leurs efforts, la maison des Epinettes ne leur fournissait aucun sujet de conversation. Pourtant, ils se sentaient plus de liberté à mesure qu'ils cheminaient. L'idée d'une association, que le rassemblement leur avait un moment imposée, n'était plus nécessaire. Par civilité, ils parlèrent des difficultés de la circulation, mais leurs propos étaient languissants et se répondaient mal. Sur le trottoir de l'avenue de Clichy, les passants étaient déjà nombreux, et les deux hommes ne se prêtaient guère à l'effort de marcher côte à côte dans ce double courant de la foule. A plusieurs reprises, ils se trouvèrent séparés, et chaque fois, il fallut presque un hasard pour les réunir. Ils ne pensaient plus l'un à l'autre, ou à peine, et en arrivant au carrefour de la Fourche, ils avaient déjà oublié la servitude que leur proposait le retour à la demeure commune. Comme l'un d'eux se disposait à changer de trottoir, ils se saluèrent distraitemment, et chacun gagna la maison par le chemin qui lui était habituel.

M. Jossierand passait par l'avenue de Saint-Ouen, qui est l'une des branches du delta dans lequel est enclos, à quelques bavures près, le quartier des Epinettes, l'autre branche étant l'avenue de Clichy. Selon l'humeur, il tournait à gauche au passage Legendre ou au carrefour Marcadet-Balagny. Ce n'était pas le plus court chemin, mais il lui permettait de marcher très longtemps sans changer de trottoir, et ses médi-

tations en étaient favorisées. En quittant le chef de bureau, il fit un effort de mémoire : « A quoi pouvais-je songer quand cet hurluberlu... » Virgile ne lui revint pas, et il se rabattit sur la Légion d'honneur de son collègue Largière dont la promotion était déjà certaine. M. Josserand ne nourrissait aucun sentiment d'envie ou de malveillance à l'endroit de cet heureux collègue et d'autre part, il déclarait couramment que tous ces hochets de la vanité lui étaient indifférents. Néanmoins, il lui fallait constater qu'il avait des titres plus solides que ceux de Largière à un témoignage de satisfaction officiel. C'était une question de probité. Il lui plut de songer qu'il aurait pu, s'il l'avait daigné, écrire une lettre à son ancien collègue Edouard Herriot qui répondait toujours paternellement à ses vœux de nouvelle année. « Mon cher Président et ami. C'est à ce dernier titre... » Il imagina la lettre, affectueuse, point trop familière, et spirituelle en diable. En la lisant, Herriot ne pouvait pas s'empêcher de rire, et non plus d'écraser une larme. Il prenait aussitôt la plume pour lui répondre : « Mon cher Josserand. Je vous en veux de n'avoir pas pensé plus tôt que votre vieil ami... » L'affaire était dans le sac, et facilement. Le professeur se laissa effleurer par la tentation, mais c'était par calcul, pour que la voix de l'honnêteté se fit entendre plus haut. Comme on ôte son veston et l'examine au jour devant, pour s'assurer mieux qu'il n'est troué ni taché, et s'en réjouir, ainsi se dépouillait-il de son honnêteté, et l'éloignant à bout de bras, en admirait le dur métal; et puis la remettait, l'ôlait encore et la remettait, tant qu'à la

fin, il se trouva devant chez lui avec elle au poing, et s'en fallut peu qu'il ne l'y oubliât.

Entre les quatre immeubles neufs alignés d'un côté de la rue, il ne savait jamais reconnaître le sien au premier coup. Les façades blanches présentaient pourtant des différences appréciables, et non pas seulement de détail; mais quand l'esprit n'y était pas tout à fait, il fallait un point de repère pour s'y retrouver sûrement. Le professeur jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue et s'assura qu'il était juste en face d'une remarquable petite maison basse à un étage, encaissée entre deux immeubles de sept, l'un tout neuf et l'autre moins. C'était l'habitude de M. Josserand comme des autres locataires de se situer ainsi par rapport à la maison basse, et ils le faisaient sans y penser. Il entra dans la loge de la concierge pour prendre son courrier: quoiqu'il n'attendît jamais plus d'une lettre par semaine en comptant avec les surprises, M. Josserand entendait jouir de tous les avantages que la ville de Paris confère à ses administrés, et pensait qu'il était moralement intéressé à la quatrième distribution. Il réclama son courrier d'une voix hargneuse en regardant tout au fond de la loge, comme s'il eût soupçonné la concierge d'être cachée sous son lit, mais sachant fort bien qu'à toute heure de l'après-midi, elle était sortie pour cinq minutes. Comme il s'en allait en grommelant, elle apparut au bas de l'escalier et traversa le vestibule en courant.

— Mlle Martin est morte, dit-elle en passant.

— Je ne connais pas Mlle Martin, dit le pro-

fesseur en faisant quelques pas derrière elle. Veuillez me donner mon courrier.

— Mais c'est la propriétaire ! Elle vient de passer entre mes bras.

— C'est ennuyeux, dit M. Josserand. Je vous demandais mon courrier.

La concierge s'affairait dans la loge, fouillant des tiroirs.

— Ah ! J'ai bien la tête au courrier...

— Permettez, permettez...

— Votre courrier ? Mais voyons, vous n'en avez pas !

— Bon. C'est tout ce que je voulais savoir.

Le professeur souleva son chapeau et s'éloigna. En arrivant à la cage de l'ascenseur, il appuya vainement sur le bouton d'appel. Il eut envie d'aller protester dans la loge, mais en considération de la mort de la propriétaire, il voulut bien n'en rien faire et prit l'escalier en murmurant : « Je me demande quel est encore le mufle qui a laissé une porte ouverte dans les étages ? » La question était superflue, car il ne connaissait aucun des locataires de la maison, sauf pourtant M. Turel, mais il avait déjà oublié son nom et son existence même.

## II

Mlle Martin était morte au premier étage de la maison neuve qu'elle avait fait construire dans le quartier des Epinettes. Décédée intestat et sans héritiers connus, un fourgon des pauvres vint, le dimanche après-midi, chercher sa dépouille pour la conduire à la fosse commune. Quelques-uns des locataires parmi ceux qui avaient regardé sur la rue contemplaient l'équipage en station devant la porte. M. Lonjunier, au quatrième étage, se laissait aller à des réflexions philosophiques, comme on fait quand il y a un mort dans la maison. Il expliquait à son jeune fils Léopold que tout n'est pas consommé après la mort, bien loin. Et il songeait avec plaisir que sa propriétaire allait être damnée pour n'avoir pas voulu payer les réparations qu'il avait dû faire effectuer à la chasse d'eau de ses cabinets. C'était un très bon chrétien. Il savait que la puissance des propriétaires est un don de Dieu et qu'ils sont appelés à répondre de l'usage qu'ils en auront fait.

M. Lonjunier était d'ailleurs le seul qui s'occupât de l'avenir de Mlle Martin. Les autres loca-



MARCEL AYMÉ

Maison basse

Écrire un roman d'atmosphère, quand il s'agit précisément d'une maison qui n'en a pas, peut paraître une entreprise singulière. Autant essayer de photographier un ciel sans nuage. C'est ce que je me suis dit tout d'abord, et mon premier projet était de publier un livre de pages blanches sous le titre : Maison de l'absence. À la réflexion, j'y ai renoncé, car les gens d'esprit auraient eu beau jeu d'insinuer, avec une façon piquante, que je donnais là le meilleur de mes livres. Renonçant aussi à mon titre, j'ai pris le parti d'écrire un roman ayant un commencement et une fin, et j'y ai même introduit une maison basse pourvue d'une atmosphère. Toutefois, je n'ai pas renoncé complètement à mes pages blanches. Je me suis efforcé de les faire tenir entre les lignes, et c'est ce qui m'a donné le plus de mal.

J'ai écrit cette « prière d'insérer » après les sommations d'usage dans la librairie et non sans m'élever une fois de plus contre une habitude dont les critiques et les auteurs sont à peu près unanimes à reconnaître la malfaisance.

M. A.

*nrf*



9 782070 203918



35-VI A20391

ISBN 2-07-020391-3

Extrait de la publication